

ALLOCATION

PRONONCÉE

Par M. PLESSIER, Président sortant,

dans la Séance du 17 Janvier 1908.

MESDAMES, MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Vos statuts sont sagement inexorables, et, le premier d'ailleurs, j'ai tenu à ne pas les enfreindre, en essayant de prolonger ma présidence au-delà des périodes réglementaires. Toutefois, avant de céder ce fauteuil à un plus digne, permettez-moi de vous adresser quelques mots de bien cordial remerciement.

A défaut des brillantes qualités et de l'autorité de vos anciens Présidents, je ne pus, il y a quatre ans, que vous assurer « de mon zèle et de mon entier dévouement ».

Ai-je satisfait à cette simple promesse et répondu à vos légitimes désirs?... Je n'ose l'espérer, tout en ayant conscience d'avoir fait tout mon possible.

Quoi qu'il en soit, j'ai constaté, avec certaine satisfaction, que nos séances restaient des plus suivies, nos relations extérieures des plus intenses, et que les savants travaux de plusieurs de nos confrères maintenaient vaillamment le beau renom de notre Société dans les différents Congrès. D'un autre côté, le nombre de nos adhérents s'accroît sans cesse et notre dernier bilan se solde, en notre faveur,

par des réserves s'élevant à une trentaine de mille francs, en chiffre rond.

Ce ne sont certes pas là des signes ou indices de décadence. Mais, si nous avons pu suivre, au-dedans, cette marche toujours ascendante et, au dehors, assurer à la Société historique une place de plus en plus honorable, c'est surtout grâce à votre sympathique concours et à vos constants efforts.

Merci donc à tous, et particulièrement aux excellents confrères du Bureau, de ce généreux concours, de cette communauté d'idées et de vues, sans lesquels les Sociétés, quelles qu'elles soient, ne peuvent que périr, sinon disparaître. Je ne doute pas, d'ailleurs, qu'en les accordant au nouveau président qui a reconquis les suffrages de votre Comité, la prospérité de notre Association ne s'accroisse encore.

Je n'insisterai pas ici sur ses aptitudes, ses mérites tout spéciaux : sa grande modestie se refuserait même à un semblant d'amical éloge. Qu'il me suffise de vous affirmer que sa vaste érudition, ses solides qualités, ses travaux aussi remarquables que justement appréciés, qualifiaient, d'avance, et plus qu'aucun autre, M. le baron de Bonnault, pour la direction de notre Compagnie.

Quant à moi, mes chers confrères, en rentrant simplement dans le rang, je serai toujours heureux de concourir, par l'expérience acquise et mes modestes travaux, à l'augmentation du patrimoine commun et, par suite, à la prospérité constante de notre chère Société.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

Par M. le Baron DE BONNAULT,

Nouveau Président,

dans la Séance du 17 Janvier 1908.

MESDAMES, MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Vous pardonnerez à votre nouveau Président, si sa première parole vous témoigne moins de gratitude que de regrets. On ne brise pas aisément des habitudes que le temps rend chaque jour plus chères. Je m'étais si bien fait à l'idée de suivre le Président que je remplace ; la tâche était si aisée avec un confrère aussi dévoué, aussi actif, si bien informé de nos besoins, d'un esprit si juste et si précis, d'un commerce aussi facile... Hélas, j'avais oublié les inflexibles rigueurs du règlement qui rendent à ses études préhistoriques et autres, l'homme qui nous consacrait tous ses loisirs. Quelque peu effrayé d'une telle succession, j'ai eu recours à nos archives pour demander à vos anciens présidents un réconfort, des exemples et des conseils. Mon âge m'a permis de les connaître presque tous, car voici trente ans que je suis des vôtres. Du reste, en feuilletant ces volumes, où ils ont laissé une bonne part de leur âme, celle qui nous appartient en propre, il semble que les inconnus eux-mêmes nous deviennent amis, les absents se rapprochent

et les morts ressuscitent. On ne peut les quitter sans un adieu où se mêle l'espérance d'un au revoir, et, pour tromper la tristesse de la séparation, on voudrait garder d'eux quelque chose qui fut, comme ces photographies des absents, soigneusement rangées dans le coin le plus intime du foyer :

Au rez-de-chaussée de cet Hôtel de Ville, un peintre d'imagination féconde, qui se qualifie modestement d'amateur, sans doute parce qu'il aime passionnément les arts, vient de retracer les pages les plus glorieuses de notre histoire locale. Me serait-il possible de faire revivre, avec la discrétion qui convient et la simplicité que m'impose la sécheresse de ma plume, les physionomies de mes prédécesseurs. Les exemples abondent et, *si licet parva componere magnis*, à Venise, dans cette salle incomparable, où d'immenses toiles sont consacrées à la gloire de la République, n'a-t-on pas placé au-dessus, en de petits médaillons, la longue série des doges. Chez nous, du moins, nulle place à cacher d'un voile noir. Ce signe de deuil ne convient qu'à nos morts dont nous garderons pieusement le souvenir.

Par une heureuse fortune nous possédons encore notre premier président, M. du Lac, et mon prédécesseur, M. Plessier, aimait à vous rappeler que c'est à la première séance présidée par lui, qu'il avait fait sa première lecture sur *la Pierre Tourniche*, il y a quarante ans ! Depuis lors, l'âge et les infirmités tiennent éloigné de nous notre vénéré doyen, mais l'intérêt qu'il nous garde et sa modestie bien connue brident singulièrement l'expression de ma pensée. J'ai le droit de dire cepen-

dant, que nul n'était mieux qualifié pour présider à la naissance d'une société comme la nôtre : Compiégnois de vieille souche, magistrat tel qu'on se représente nos parlementaires de l'ancien régime, d'esprit pondéré et d'humeur courtoise se reflétant sur sa physionomie grave et sereine, lettré fortement nourri de nos vieux classiques latins et français, écrivain à la plume élégante et sobre, bibliophile à la recherche des livres locaux ou ne leur faisant infidélité que pour réunir également les plaquettes rares de son siècle préféré, celui de Louis XIV, numismate surtout, cherchant dans cette minutieuse étude une contribution à l'histoire et la manifestation d'un art difficile... Que de traits je pourrais ajouter s'il m'était permis de parler de l'homme juste, aimable et bon, mais il me reprocherait d'abuser d'une vieille amitié.

A l'origine, nos présidents n'étaient nommés que pour un an, et s'il y avait quelque inconvénient pour la bonne administration de la Société, elle semblait ainsi témoigner d'une sève plus féconde et ne laisser que l'embaras du choix. Aussi, quitte à revenir au fauteuil en 1880 et en 1885, M. du Lac, au bout d'une année, laissa la place à M. Woillez.

C'était un étranger au pays, que sa carrière avait depuis longtemps familiarisé avec notre région par d'incessantes promenades à travers les départements de l'Oise et de la Somme. L'inspecteur des contributions indirectes inspectait aussi nos richesses archéologiques, et des notes et croquis pris un peu partout devaient sortir le dictionnaire topographique que M. Plessier a la bonne pensée de publier et surtout *Le Répertoire archéo-*

logique du Département de l'Oise, grand ouvrage qu'on consulte toujours avec plaisir et fruit, malgré les incontestables progrès de l'archéologie.

C'était alors moins une science qu'un flair délicat et éclairé, et aussi presque une religion nouvelle communiquant à ses adeptes l'ardeur du néophyte et la flamme de l'apostatolat. Woillez appartenait à cette pléiade d'hommes, suscités par Arcisse de Caumont, pour répandre dans toutes les provinces de France le souci de nos vieux monuments et venger le moyen âge d'un injuste dédain. Il n'est pas étonnant qu'on puisse relever chez les archéologues de cette époque de nombreuses erreurs, surtout de fortes exagérations et une âpreté de discussion qui nous font sourire, défauts inhérents à leur qualité d'apôtres.

A ce titre, nous voyons, dès 1841, M. Woillez tenter à Compiègne la création d'une filiale des Antiquaires de Picardie, en compagnie de MM. de Cayrol, de Crouy et de Bréda, tentative avortée bientôt, mais où notre Société a le droit de reconnaître sa première origine. Plus tard, M. Woillez se laissa prendre comme tant d'autres au charme enveloppant qui retient tous ceux qui viennent à Compiègne ; il y prit sa retraite laborieuse, classant le musée Vivenel, dessinant les principaux objets, révisant ses anciens travaux.

Je dois être sobre sur son successeur M. Albert de Roucy. Un aimable voisinage me le rappellerait au besoin. C'est, du reste, une personnalité si fortement accentuée, qu'on ne saurait l'oublier. Jamais, je crois, intelligence plus nette n'eut à son service une parole plus

claire et une enveloppe plus nerveuse. Chargé par l'empereur Napoléon III de fouiller la forêt en vue d'y recueillir des documents pour la vie de César, il montra une remarquable perspicacité.

Ce qui dans une comédie d'un de ses compatriotes voulait être de l'ironie, était bien la plus étonnante faculté : le président de Roucy sentait le romain. Malheureusement, entraîné par sa passion de la découverte et trop détaché de toute vanité personnelle, il négligea de consigner par écrit le résultat de ses trouvailles, et, quand le fruit de ses fouilles nous eut été enlevé, rien n'aurait survécu de tant de labeurs, si son fidèle collaborateur n'avait enfin triomphé de sa modestie pour élever à l'honneur de son maître un monument digne de tous deux.

M. de Roucy avait fouillé la forêt, son successeur, le baron de Bicquille, fouilla la ville. Par patriotisme local, l'ancien officier d'artillerie se fit archéologue et, avec une ardeur qui lui rendait une seconde jeunesse, visita toutes les caves et les moindres substructions pour déterminer l'emplacement des constructions gallo-romaines, franques, carlovingiennes que devait remplacer le Compiègne du moyen âge et des temps modernes. Le moindre vestige éclairé par les chroniques de Dom Grenier, dont il offrit un exemplaire à la ville copié sur les extraits de M. de Cayrol, prenait sous sa plume une importance extraordinaire, car l'ancien polytechnicien n'avait rien de la sécheresse habituelle de ses confrères, mais la foi ardente du néophyte. Il avait trop présumé de ses forces, et ses *Recherches sur Compiègne* restèrent ina-

chevées et en partie seulement imprimées. Du moins, cet homme de cœur avait-il eu la joie de retrouver chez lui les fondements du palais de saint Louis, partie du cloître des Jacobins, les tombes des Beaumanoir et de rattacher à son domaine la Grosse Tour que nous n'avons pas su protéger. Sa sollicitude pour les choses n'oubliait pas les hommes, et le plus illustre enfant de Compiègne, le cardinal Pierre d'Ailly, lui doit le monument élevé à Saint-Antoine.

Nul cependant ne connut mieux Compiègne que M. Méresse. Par bénéfice professionnel, toutes les pierres de la cité lui étaient familières comme de vieux amis d'enfance, et pour compléter ses souvenirs, il recueillait avec passion plaquettes et manuscrits, au point que dans cette masse énorme de documents, l'ordre devenait difficile à maintenir et même tout classement manquait ; mais quelle riche mine toujours ouverte aux travailleurs et que nul ne savait mieux exploiter que Sorel.

Ce nom n'évoque-t-il pas pour vous l'idéal du président ? C'est qu'il avait tous les dons requis : habitude prise au tribunal, vaste érudition tirée de la variété de ses lectures, rédaction brillante et facile acquise dans le journalisme, humour piquant de pur sang gaulois. Doublé d'un secrétaire comme Marsy, il a donné à notre Société une importance hors de proportion avec celle de notre ville et il a laissé son nom en garde à deux groupes de femmes héroïques, dont la mémoire consacrée par l'Eglise sera immortelle, Jeanne d'Arc et les Carmélites de Compiègne.

Aussi pendant 25 ans, Alexandre Sorel

semble avoir été notre président, soit en exercice, soit en expectative quand le règlement nous obligeait à lui donner un successeur. Durant ce que j'appellerai ses inter-présidences, il serait injuste d'oublier les hommes dévoués qui eurent la lourde tâche d'occuper sa place : M. Aubrelieque, auquel nous devons une bonne étude sur les rues et les maisons du vieux Compiègne ; M. Bottier qui présidait votre Société quand elle reçut si aimablement les membres du Congrès archéologique de Senlis, dont j'avais l'honneur de faire partie. Excusez ce souvenir trop personnel. Je ne devais pas tarder à vérifier moi-même l'exactitude du proverbe : « Nul ne vient à Compiègne qui volontiers n'y revienne. » L'année suivante, vous choisissiez comme président un prêtre qui se recommandait à vous par son esprit aimable, ses goûts littéraires et sa prodigieuse facilité. Déjà il avait commencé à étudier le vieux chroniqueur Jean de Venette. Mais les grandeurs vous l'ont pris trop vite et par une ironie du sort, la légende du pittoresque saint Accroupi rappellera seule dans vos mémoires le nom de celui qui est devenu le cardinal Lécot.

Pour ne pas vous retenir trop longtemps, citons simplement un médecin, le docteur Lesguillon, chercheur avisé et souvent heureux ; un architecte, M. Zacharie Rendu, dont je me reprocherais d'oublier l'utile concours, lorsqu'il s'agit de conserver les boiseries de l'Hôtel-Dieu ; un officier, M. Souhart, auteur d'une remarquable bibliographie des ouvrages sur la chasse ; l'abbé Gordière, curé de Saint-Antoine comme l'abbé Lécot, doué d'un sens artistique très sûr, auteur d'un cartulaire de

Saint-Amand et de bien d'autres travaux ; le comte de Lambertye, qui seul s'étonna d'être appelé à la présidence, et y montra tant d'esprit et de bonne grâce, que sa nomination parut une réponse aux mauvaises langues qui nous traitent de savants pour nous réputer ennuyeux ; l'abbé Vattier, venu de Senlis avec un important bagage historique, modeste cependant autant qu'aimable, et qui devait laisser inachevée l'Histoire de l'Hôtel-Dieu, déjà entreprise avant lui. Nous en resterons là pour ne point parler des présents.

Comme vous avez pu le remarquer, notre Société, à l'exemple de notre Ville, fait bon accueil aux étrangers, et elle a choisi la plupart de ses présidents parmi ses fils adoptifs, sans souci de leurs origines et de leurs professions : trois prêtres, trois magistrats, deux officiers, un médecin, un architecte, un entrepreneur, divers fonctionnaires et un archivist-paléographe, auquel il reste à s'excuser de vous avoir retenu aussi longtemps et qui s'efforcera de vous témoigner sa gratitude mieux que par des paroles, en vous apportant tout son dévouement.
